

Une foi de l'esprit

Cet incroyable besoin de croire de Julia Kristeva. Bayard, 188 p.

Mélanie Gleize

Numéro 222, septembre–octobre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16810ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gleize, M. (2008). Une foi de l'esprit / *Cet incroyable besoin de croire* de Julia Kristeva. Bayard, 188 p. *Spirale*, (222), 43–44.

Une foi de l'esprit

CET INCROYABLE BESOIN DE CROIRE

de Julia Kristeva

Bayard, 188 p.

par MÉLANIE GLEIZE

Ne nous y trompons pas, le besoin de croire, pour la psychanalyste athée Julia Kristeva, relève du pré-religieux, du pré-politique et, selon le point de vue freudien qui sous-tend ses analyses, du précœdipien, voire du pré-verbal, si l'on comprend qu'il est justement ce qui permet l'accès au domaine symbolique et donc au langage, à la maturité psychique. Voilà pourquoi, dans sa vision rationnelle des choses irrationnelles, le besoin de croire est pour l'analyste de tout ce qui outrepassa la cohérence symbolique, incroyable. Incroyable parce que impérieux, incontournable, universel, primordial, originel, et incroyable encore parce que répondant à une « poussée » inconsciente chargée d'assurer l'épanouissement psychique humain, structurée de mécanismes d'une constance, d'une précision et d'une finesse qui n'ont de cesse de faire l'émerveillement de celle qui, pour sa part, est portée par une foi analytique absolue, est hantée par l'innommable et l'originel de l'immanent, du psychique, du verbal, de la pensée même de cette

origine. *Cet incroyable besoin de croire*, compilation d'entretiens, de conférences et d'articles sur le sujet religieux et plus particulièrement chrétien, reprend ainsi les réflexions de Kristeva entamées déjà depuis 1985 dans un essai intitulé *Au commencement était l'amour : psychana-*

le ou improbable capacité de faire du sens et parfois de le perdre.

La croyance est vitale, dans cette perspective qui se questionne sur l'évolution de nos modes de croire dans l'histoire, du transcendant à l'immanent, en rapport avec les

j'ai parlé. » C'est avec de telles mentions chrétiennes du rôle de l'idéalisation dans la capacité de symbolisation, d'écriture et plus généralement de créativité que va se nouer toute la réflexion de Kristeva sur les apports du christianisme concernant ce besoin psychique

La psychanalyse n'est-elle pas davantage une déconstruction qu'une sublimation et ne va-t-elle pas encore plus loin que la génération décriée, dans la désaffection des valeurs, quand elle propose entre autres de dissoudre la différence du masculin et du féminin (« chaque sujet invente, dans son intimité, un sexe spécifique ») ?

analyse et foi, poursuivies dans plusieurs essais psychanalytiques tels que *Les nouvelles maladies de l'âme* ou *Histoires d'amour* mais aussi dans ses romans sur les croisades, ses thrillers sur le mal absolu, et finalement diluées dans toute son œuvre préoccupée de notre incroya-

ble ou improbable capacité de faire du sens et parfois de le perdre. Pour la freudienne que l'auteur demeure, elle n'est qu'une extrapolation de ce besoin primaire désigné par le père de la psychanalyse comme « l'idéalisation du père de la préhistoire individuelle », et qui signe le détachement de l'enfant et de la mère, l'identification à une figure tierce idéalisée par cette même mère et par conséquent la résurrection, par delà le moment narcissique et dépressif que ce détachement implique, dans les mots. Croire, c'est donc d'abord croire en ce père idéal de la préhistoire individuelle et, grâce à lui, parler, nommer, enchaîner, penser. C'est passer par « l'identification primaire avec le père de la préhistoire individuelle, aurore de la tiercité symbolique qui remplace la fascination et l'horreur de l'interdépendance duelle mère-enfant » et accepter de perdre pour retrouver, mourir et renaître indéfiniment par le verbe qui accrédite notre réalité psychique. « *Parce que je crois, je parle; je ne parlerais pas si je ne croyais pas* », résume l'auteur qui jette d'emblée un pont entre cette vision psychanalytique primordiale et le propos tout aussi fulgurant du chrétien saint Paul qui récapitulait ainsi, dans sa seconde lettre aux Corinthiens, son élan vers la transcendance : « *J'ai cru et*

vital; qu'un pont va être jeté entre le christianisme, l'humanisme et la psychanalyse, issue ultime de ces tâtonnements vers la modernité finalement prônée.

La seconde grande idée de ces entretiens kristeviens, après celle d'une parole conditionnelle à l'acte de foi lui-même, est en effet celle d'un imaginaire chrétien formidablement adapté à ces exigences psychologiques inconscientes, universelles et de tous les temps. C'est là que la raison cherche à se réconcilier avec la passion selon Freud ou Jésus, puisque la figure d'un homme à la fois Dieu et fils de Dieu crucifié trouve sa justification psychanalytique subtilement chevillée à la topologie freudienne qui place à la base de toute civilisation l'interdit de l'inceste et le meurtre du père, comme le fantasme de ce meurtre ainsi que sa résorption en châtiment expiatoire à la base de toute sublimation. Par cette image percutante d'un fils/père battu à mort et ressuscité, le christianisme a su répondre comme aucune autre théologie, selon Kristeva, à cette double exigence psychanalytique identificatoire du fils coupable de désirer le père autant qu'au père meurtri, qui ouvre la voie à la résurrection symbolique. « *C'est l'activité symbo-*



lique elle-même que le croyant est invité à érotiser par le truchement de la passion paternelle, à développer, à magnifier, à aimer telle quelle », nous dit celle qui s'exalte du pouvoir cathartique et structurant d'une telle invention religieuse. En ce sens, la religion fait bel et bien office de « reliure » (*religare, religio*) entre le fils et le père, la souffrance et la jouissance, la chair et le verbe ; elle assume un rôle psychanalytique et civilisateur que nos sociétés séculières et « sans père » ont bien du mal à poursuivre, si on adhère au constat catastrophique de Kristeva sur la génération actuelle. Cette croyance chrétienne nous parle d'une vérité intrapsychique que l'imaginaire moderne ne semble plus à même de prendre en compte puisqu'il nous manque aujourd'hui ce lien, ce père idéal remplacé par une désaffection généralisée des figures et des valeurs transcendantes et par un « empire du calcul et du spectacle » déshumanisant.

L'apparent compromis analytique

La solution de Kristeva n'est pourtant pas celle d'un retour au religieux, qui serait d'ailleurs difficile après cette mise en pièces psychanalytique désacralisante, mais d'une psychanalyse, justement, d'une poursuite analytique infinie de ce qui entoure et qui sous-tend même ce besoin de croire à la base de nos vies psychiques. Parler, écrire, questionner à partir de ce mystère immanent à l'origine de nos déploiements symboliques, sociaux, politiques et spirituels. Ce qu'elle fait là, dans ce texte, finalement, et puisque le père est mort. Nous sommes invités à sublimer notre besoin de croire en « plaisir de penser, d'interroger, d'analyser » infiniment pour éviter les crispations mortifères autant que le non-sens et l'absurde. Un « par-don », propose-t-elle, pour désigner le transfert et l'interprétation analytique sans quitter le giron de la morale chrétienne. Et c'est là qu'il devient ardu de suivre Kristeva, justement, sur ce fil où les opposés de son propre discours finissent par se confondre, à force d'ambition vers une vérité que peut-être un silence religieux traduirait davantage ! Nous sommes invités à emprunter avec la psychanalyse une voie plus immanente, plus autoréflexive et questionnante que la religion mais, outre le fait qu'elle

nous semble très intellectuelle et par conséquent trop élitiste et inefficace à une échelle globale, en quoi cette voie toute rationnelle et intime s'accorde-t-elle avec tout le propos élogieux de l'auteur sur la nécessité d'idéalisation et d'élévation transcendante ?

Kristeva cherche bien sûr à éviter les impasses du dolorisme ou de la haine et du nihilisme, concomitants à tout idéalisme excessif qu'elle compare aussi à l'immaturation adolescente, par cette troisième voie compromissive et intellectuelle de la psychanalyse, mais comment ne pas voir, dans cette rationalisation à outrance de nos origines symboliques et de nos propensions religieuses, un autre extrémisme ? Cette pratique qui débusque l'illusion paternelle et décortique les bases pulsionnelles de nos élans religieux ne comporte-t-elle pas aussi ses dangers ? La psychanalyse n'est-elle pas davantage une déconstruction qu'une sublimation et ne va-t-elle pas encore plus loin que la génération décriée, dans la désaffection des valeurs, quand elle propose entre autres de dissoudre la différence du masculin et du féminin (« chaque sujet invente, dans son intimité, un sexe spécifique ») ? Difficile de ne pas perdre son latin, en l'occurrence, à la lecture de ce propos qui hésite constamment entre justification et dépassement du christianisme tandis que les deux approches semblent se nourrir l'une l'autre dans une sorte de vase clos où la déconstruction se sait dépendante des croyances qu'elle attaque et redevable à l'imaginaire qu'elle désarticule. Finalement, si la psychanalyse explique si bien le christianisme, c'est qu'elle en est l'enfant. Même rebelle, elle fait partie de sa famille (judéo-chrétienne ?) et porte le flambeau d'une croyance cousine qui promet les mêmes impasses et avenues que celles de ses prédécesseurs. On pourrait aussi bien aborder la psychanalyse selon l'angle chrétien et c'est ce que l'auteur semble oublier parfois. Sa dette, finalement, à l'imaginaire religieux ou à son père, homme de foi si souvent évoqué et à qui son dernier roman sur sainte Thérèse d'Avila est dédié, mériterait d'être simplement reconnue et assumée, ce qui nous éviterait peut-être de tomber trop lourdement dans l'impasse ou le paradoxe d'une foi rationnelle ou d'un amour analytique, fruits de cette fausse révolte

à l'égard du divin comme de l'indifférenciation moderne.

La comparaison des trois monothéismes n'est qu'effleurée par l'auteur et c'est bien dommage car elle permettrait davantage une sortie hors de cet univers tautologique où les pères crucifiés sont aussi des fils coupables avant que l'analyse ne devienne une sublimation et l'immanence une transcendance. La question de l'Islam et de son rapport avec notre culture occidentale aurait pu offrir l'occasion d'un vrai dialogue avec l'Autre, si utile en ce temps de *clash* planétaire. Encore faudrait-il sortir de l'envoûtement de ses propres croyances, ce qui semble être malheureusement faussement le cas dans ce livre riche de correspondances, de confrontations et de comparaisons jusqu'à l'inaudible d'une percée nouvelle qu'on aurait bien voulu entendre, pourtant, au lieu de perdre simplement notre foi en la dichotomie raison/passion et avaler des propositions tout aussi incongrues que celle d'un discours sur la maternité, par exemple, sur ce qui précisément n'opère qu'à se passer de tout discours. Pour une fois ou une foi silencieuse que Kristeva ne nous redonne pas dans cet ouvrage emballé dans l'impasse d'une analyse de l'inalysable.

Un verbe sans chair

Ce livre érudit, foisonnant d'idées perspicaces sur le lien entre l'imaginaire chrétien et psychanalytique, conserve le grand mérite d'aborder un questionnement des plus cruciaux concernant l'humanité entière : quelle philosophie, quelle moralité, quelle ligne de conduite et quel sens donner à nos vies en ce *xx^e* siècle qui voit se côtoyer nihilisme et fondamentalisme et prêtres que les grandes religions comme les idéologies les plus rassembleuses ont échoué ? L'auteur ose une solution qui doit absolument susciter notre attention mais aussi notre méfiance, dans un deuxième temps plus subtil de révolte contre la révolte même, comme Kristeva nous demande d'ailleurs souvent de le faire. Car elle s'annonce comme une continuation de ce qui a apporté autant de bien que de mal à l'humanité, par son intellectualisme autoréflexif ne désertant l'idéal transcendantal que pour lui opposer son jumeau immanent, celui des profondeurs de l'inconscient et de l'intangible psychique, là où la chair

manque encore cruellement pour qu'une résurrection de taille humaine et viable soit véritablement possible. C'est peut-être que la question de départ est trop large et trop ambitieuse ? Qu'elle oblige à une vision du monde caricaturale appelant des réponses tout aussi extrêmes et mal départies de ce contre quoi elles prétendent lutter ? Kristeva bâcle souvent son portrait du monde occidental et refuse de reconnaître dans la nouvelle génération l'idéal artistique, notamment musical, qui atteint une ampleur sans précédent dans l'histoire, l'idéal sportif, médical, humanitaire, démocratique et pourquoi pas économique. Elle passe sous silence aussi le petit regain de natalité que connaît l'Occident et le formidable équilibre que les femmes modernes semblent enfin atteindre aujourd'hui entre carrière et maternité, au profit du projet d'un discours sur le maternel qui semble ne pas avoir cure des véritables ventres qui grossissent en silence et dans le dos de ce discours.

On aura compris le travers intellectualisant de cette vision du monde qui ne jure que par le verbe. Au commencement était le verbe, dit la Bible, et à la fin est toujours le verbe, nous dit ici Kristeva dans cette foi de l'esprit qui l'anime et dont nous devons nous désoûter pour une appréciation juste de ce qui nous est proposé ; pour une continuation aussi vers un avenir que l'immuable ne peut nous donner. Bel et bien incroyable donc, ce besoin de croire, puisque agrippé même au projet consistant à le démasquer. Une foi d'athée, certes, une foi littéraire bien agréable à lire, une croyance incroyable, admettons, mais un potentiel enfermement tout de même. À lire alors avec modération, pour faire changement, quand le verbe nous boude et que les oxymores nous manquent. Car si le besoin de croire est partie inhérente de notre condition humaine, comme nous l'apprend ici Kristeva, la modération elle, donne bien meilleur goût à tous les envoûtements de l'esprit et du cœur et, au delà de « cet incroyable besoin de croire », elle nous conduit à la question plus magistrale encore de « ce formidable élan démocratique » qui depuis toujours cherche également, et pour notre bonheur, à le tempérer. Dans un prochain livre, peut-être, une fois le deuil paternel accompli ? À moins que cette véritable issue se passe tout simplement de livre... pour une autre « foi ». ●